

MEHDI BLEIL

VIDA LOCA

Un cadavre. Un cadavre blanc, déversant sang, et vie dans la nuit noire, gisant entre deux bâches plastiques dans une maison décrépite, insalubre. Voilà ce qu'il restait seulement d'un homme. Le résumé d'une vie reposait sous un voile transparent, dans une demeure crasseuse. Le visage perforé par l'acier d'une balle de calibre moyen.

Un cadavre. Une victime, au pied de ses deux fossoyeurs. Deux hommes à la peau mate, habillés de costumes sombres déboutonnés, d'une chemise blanche et d'un stetson marron. Les rayons argentés de la lune faisaient ressortir les couleurs de leurs vêtements.

- Que faisons nous maintenant ? dit le plus jeune des deux hommes, en se tournant vers l'autre.

- Prends les pieds, je prends la tête. On le met à l'arrière de la voiture.

Il contourna le cadavre, ses chaussures noires de style richelieu crissant sur le sol plastifié. Il s'agenouilla, et pris les épaules de la charogne. Le plus jeune fit de même avec le bas du corps. Ils le soulevèrent, et le portèrent avec difficulté en dehors de la bicoque de bois pourri. La mort doit être lourde à porter.

- Il n'aurait pas dû maigrir de vingt-et-un grammes normalement ce type ?

- Tu crois à ce genre de superstitions toi ? questionna l'aîné.

- C'est prouvé scientifiquement, souffla le jeune en lâchant lourdement sa part du défunt dans le coffre de la voiture mortuaire.

- Si tu le dis, répliqua l'ancien en déchargeant le haut du corps à son tour. Ca me rappelle une fois, j'ai travaillé avec un mec qui croyait aux fantômes. Augusto. Un gars plutôt déjanté mais qui faisait sa part du travail sans problème.

Ils ouvrirent les portières de la voiture, et s'y installèrent. Le vieux alluma la veilleuse au - dessus du tableau de bord, ce qui éclaira le tout et vint frapper le visage encore juvénile de son associé. Un visage encore imberbe.

- Et qu'est-ce qu'il est devenu ce gars qui croyait aux spectres ?

L'ancien prit un temps pour lui répondre, le regarda de ses yeux marron ébène et dit d'un ton banal : « Il est mort. Il s'est mit un canon scié dans la bouche et a repeint son appartement. Il a dû être rattrapé par ses fantômes. » Puis il ricana, ce qui fit ressortir les rides autour de ses yeux, et ses dents de nacre.

- Le hasard fait bien les choses petit, lui dit-il pendant que le jeune attrapait la poignée de la portière et s'apprêtait à la refermer. Ne ferme pas la porte *amigo*, tu n'as rien oublié ?

Ils se regardèrent un instant et le gamin s'écria : « *Mierda* ! Les bâches en plastique ! Je reviens, attend moi, j'en ai pour cinq minutes ».

- Tiens, prends ça, lui dit-il en lui donnant une énorme lampe torche jaune, sortie de la boîte à gant. T'en auras sûrement besoin.

L'autre accepta, en le remerciant, il déposa son stetson sur la plage arrière et sortit du sombre corbillard en claquant la porte. Il se dirigea vers la maison et y pénétra. L'ancien l'observait dans le rétroviseur, et le voyait grâce à la lumière de la lampe torche. Il le guettait, regardait ce jeune qui devait seulement approcher les vingt-cinq ans grand maximum, avec son visage ovale, ses cheveux châtain et ses yeux. Dieu, ses yeux marron clairs qui semblaient sortis tout droit d'un de ses plus anciens songes. Pendant que ce nouveau coéquipier s'échinait à arracher le plastique du sol et des murs, lui, il réfléchissait. Il pensait à la suite de cette nuit, à ce qui se passerait, à ce qu'ils allaient devoir faire. A la mort, qui était inéluctable dans son métier et dans sa vie. Il allait mourir, il le savait. Peut-être pas maintenant, mais sûrement tout à l'heure, demain, plus tard. Sa mort l'angoissait, il ne savait pas comment l'aborder. Comme une aura de lumière et de grâce qui viendrait l'auréoler, le bercer, l'enlacer pour l'emmener dans les sphères célestes ? Hmm ! Lui ? Non, certainement pas lui. Il devait plutôt envisager sa mort comme une douleur continue qui ne s'arrêterait jamais. Une souffrance à faire défaillir un homme. Il ne pouvait pas prétendre à la grâce éternelle, pas avec le poids de ses fautes qui le pourchassaient, comme les fantômes d'Augusto. Il devait s'y résoudre, sa fin serait douloureuse, horrible comme une balle dans le ventre. Il le savait, et l'envisageait sereinement. On y passe tous un jour ou l'autre. Quelles que soient les circonstances.

Tout à coup, il interrompit le cours de ses pérégrinations intellectuelles, attiré par quelques petites tâches rouges sur son revers de manche droit. Il observa cela de plus près et se mit à jurer. Quelques gouttes de sang avaient dû gicler, et il en avait reçu quelques unes. Il ouvrit la boîte à gant, en sortit une petite boîte remplie de coton et un flacon de liquide antiseptique. Si cette bêtise pouvait bien nettoyer une plaie, pourquoi ne ferait-elle pas disparaître une tâche ? Il en renversa sur lui, et jura de nouveau. Puis il se mit à « attaquer » la tâche, en la frottant vigoureusement. Au bout d'une paire de dizaines de secondes d'astiquage, il se rendit compte qu'il ne faisait qu'élimer son revers de chemise. Enervé, il jeta tout son matériel dans la boîte à gant, et soupira d'exaspération. Son costume était onéreux, et il était foutu à cause d'un mort. Comment une masse de viande froide pouvait être aussi exaspérante ?

Il sursauta alors, en entendant la porte du coffre s'ouvrir soudainement, et se retourna vivement. Le jeune venait de jeter un tas de bâches plastifiées, emplies de sang, sur le cadavre. Il fit le tour de la voiture et se rassit du côté passager, à la place du mort.

- Allez *hombre* on y va. On s'est assez attardé ici.

- La faute à qui, *hombre* ?

Le vieux mit alors le contact. Le corbillard ronronna doucement. Il embraila, puis actionna la première. Tout doucement ils s'éloignèrent de l'immonde bicoque, située en périphérie de la ville. La voiture entamait alors son périple, s'éloignant de Rojo Polvo : la ville de poussière.

- On en a pour combien de temps à peu près, demanda la gueule d'ange, avant d'arriver ?

- Je ne sais pas, sûrement une heure, peut-être deux.

- Que comptes-tu faire pendant ce temps ?

-Conduire.

- J'ai une meilleure idée. On pourrait peut-être discuter, on n'a rien de mieux à faire après tout. Puis je suis sûr que ça ne dérangera pas le macchabée à l'arrière.

Il se retourna vers le tas de bâches, maculées de sang, abritant le corps du client des deux fossoyeurs.

- Hein, ça te dérange qu'on discute ?

Il n'y eut pour seule réponse que le bruit de la climatisation.

- Tu vois *amigo*, il s'en fout.

- Je ne suis pas ton *amigo*.

- Ca c'est sûr, je ne connais même pas ton nom.

Le vieux, jeta de brefs regards sur son collègue, en essayant toute fois de ne pas se détourner de la route, et lui répondit en regardant le chemin s'ouvrant sous la lumière de ses phares.

- Ne sois pas stupide gamin !

- Je ne sais pas si tu veux le savoir, mais je m'appelle Juan. Comme ça au moins tu sais comment m'appeler, à la place de « gamin » ou « petit ».

Le vieux regarda Juan quelques instants avec un regard comme brouillé par ses réflexions, avant de revenir sur la route, et sourit.

- Alors quoi petit, tu veux devenir mon confesseur, ou une bêtise dans ce genre ? Tu veux que je te raconte mon enfance malheureuse dans les ghettos mexicains, que je te parle un peu plus de ma mère qui nous battait tous à la maison et qui ne s'occupait pas de nous, ou bien du premier client que j'ai eu. Tu voudrais que je pleure dans tes bras pour mieux me connaître ? C'est ça l'idée ?

Juan le regarda attentivement.

- Non, je veux juste connaître ton nom. C'est ça l'idée.

Le vieux soupira, et répondit de mauvaise grâce

- Alejandro, voilà je m'appelle Alejandro. T'es content maintenant ?

- Oui, Alejandro, je suis satisfait maintenant, lui répondit-il avec un sourire.

Ils firent alors un bout de route dans le silence le plus total. Juan avait marqué des points auprès de son partenaire, et il pensait, il savait que ce n'était plus qu'une question de minutes avant qu'Alejandro ne lui parle de sa vie. Le vieux quinquagénaire, lui, se demandait si pour une fois, parler ne serait pas le mieux. En effet ils avaient encore des kilomètres à manger avant qu'ils n'arrivassent à destination pour enterrer leur client. Alejandro hésitait, pesait le pour et le contre, et décida finalement que parler ne pourrait faire aucun mal.

- Alors, dis-moi petit, comment t'as commencé ce boulot, comment t'en es arrivé à faire ce que tu fais ? Ce qu'on fait.

- Tu t'es donc décidé à rompre le silence, dit Juan, sarcastique.

- Tais-toi *pequeno*, et réponds à ma question.

- Eh bien si tu veux tout savoir, j'ai vécu un coup dur dans ma jeunesse. Un truc plutôt horrible, et après cela je me suis retrouvé sans ressource, sans rien. Ce travail est le seul que je puisse exercer sans diplôme particulier, et qui rapporte assez pour vivre assez aisément. Mais ne va pas croire que j'aime ce métier...

- Personne n'aime cette saleté de job, le coupa Alejandro.

- Ca tu l'as dis. Mais on s'y habitue. Après avoir vu des corps calcinés suppurant, des fluides inqualifiables, des personnes démembrées, des dépouilles dont sortaient tripes et entrailles... Après avoir vu toutes ses horreurs une fois, on a tout vu. Puis on peut recommencer et revoir toutes ces monstruosité sans en être dégoûté. Je suis sûr qu'un jour je finirai même par y prendre plaisir.

Alejandro remarqua ce petit quelque chose dans la voix de Juan, ce n'était pas de la tristesse, ni du désespoir, mais une sorte de détachement vis-à-vis de ces choses. Comme si toutes ces horreurs étaient banales pour ce jeune. Voilà donc la nouvelle génération. De jeunes cavaliers de l'Apocalypse qui n'ont pas l'air concernés par le salut de leur âme. Il finira par donner la mort par pur plaisir se disait Alejandro.

- Je pense d'ailleurs avoir déjà aimé ça, continua Juan. Une fois, y a deux ou trois ans, l'on me donna un contrat, un truc simple. On me demanda de descendre dans la villa d'un type, un débiteur qui refusait de payer ses dettes, à Acapulco. Et quand je suis descendu dans cette magnifique ville j'ai décidé de remplir ma mission, et d'atteindre ma cible le plus rapidement possible. Simplement pour pouvoir profiter de la plage par la suite. Alors j'ai débarqué chez ce gars, un certain Ramirez ou je ne sais plus trop quoi, et après m'être fait ouvrir la porte en me faisant passer pour un vendeur d'assurance je l'ai frappé. Sans préambules ni préliminaires. Je lui ai cassé le nez. Il gisait par terre. Je lui ai demandé de payer mon client, et il m'a répondu qu'il n'avait pas d'argent. Alors je l'ai tabassé. Je l'ai frappé encore et encore, jusqu'à ce qu'il m'amène à son coffre fort, et qu'il me paye. Je suis reparti avec son corps dans mon coffre. Tu connais la règle : une balle et une tombe. Mais ce qui me sidère c'est que j'ai adoré ça. J'ai aimé le passer à tabac, et j'ai éprouvé une sorte de jouissance à l'exécuter. Il criait, il pleurait, il s'est presque pissé dessus, et moi j'ai adoré ça. Je ne sais pas si c'est normal, si c'est le travail qui veut ça, mais c'est étrange. Il y a peut-être dix ans, avant que je ne commence à travailler, je n'aurais même pas pu le frapper. Ce boulot m'a changé en profondeur je pense... T'aurais pas à manger par hasard ?

Alejandro le regarda étrangement, puis quitta la route des yeux en furetant sous son siège. Il finit par en sortir un paquet de chips épicées déjà ouvert. Il prit une poignée de chips pour lui, et lui lança le reste du sachet.

- Finis-le petit.

- *Gracias amigo* répondit Juan en commençant à manger, et en attrapant un jerrycan d'eau se trouvant à l'arrière.

- Si tu veux mon avis, c'est ce boulot qui te fait ça. Il t'a trop imprégné, il t'a rendu comme... insensible. Ca change en fonction des gens. Certains y trouvent une sorte d'état de grâce, d'autre deviennent suicidaires, ou même fous.

- Et toi, t'es dans quel état d'esprit ? demanda Juan entre deux bouchées de chips.

Alejandro souffla, et sourit d'un sourire triste : « Exténué ».

- Ouais, on n'a pas les mêmes réactions. Mais dis moi cela doit faire longtemps que tu exerces cette profession !

- Tu ne te trompes pas petit, cela fait un peu plus de trente ans que je fais ça.

- Et tu te souviens de comment tu as commencé ta carrière ? demanda-t-il en jetant son paquet de chips à l'arrière.

- En fait non, ça a dû être un de ces petits boulots qu'on donne aux nouveaux venus. Tu sais transbahuter un colis du point A au point B sans se faire chopper. Un truc insignifiant.

- Tu m'as mal compris Alejandro, je ne t'ai pas demandé le premier boulot de ta carrière d'homme de main, mais de tueur free-lance. Ton premier meurtre.

Alejandro devint soudain comme mal à l'aise. Il se mit à contracter les muscles saillant de sa mâchoire. Puis il enleva son stetson, et gratta son restant de cheveux grisonnant.

- Je n'aime pas tellement reparler de ça.

- Vas-y Alejandro, te fais pas prier!

- Tu n'es qu'un gosse, tu ne peux pas comprendre.

- Quoi ? demanda Juan, plus insistant. Dis moi, t'as descendu une femme pour ton premier boulot ? T'as du torturer un mec ? Dis-moi !

- Ta gueule *cabrón* ! Exulta de colère Alejandro en frappant son volant, ce qui actionna le klaxon. Tu ne sais rien !

Il se calma alors, et son regard se perdit sur la route désertique qu'éclairaient les phares de son corbillard.

- Tu ne sais pas ce que c'est que d'abattre un homme devant son fils. Que de lui tirer dessus avec un fusil à pompe, et de voir son sang sur le corps de son enfant...

- Je...

- Le pire était bien le regard du gamin. Il devait bien avoir cinq ans, son regard était clair. Clair et plein d'incompréhension. Jamais je ne pourrai oublier ces yeux, ce regard.

- Je suis désolé d'avoir insisté Alejandro.

Alejandro sourit tristement, et laissa la place au silence qui envahit l'atmosphère du corbillard. On n'entendait plus que le bruit des roues de la voiture sur l'asphalte. Ils voyagèrent dans ce silence de mort durant quelques bornes. Puis Alejandro se pencha et attrapa un CD dans le vide-poche de sa portière. Il l'inséra dans le lecteur de disque, et alors, des enceintes, se mirent à couler des arpèges de guitare. Asturias d'Albeniz se répandit dans la voiture. Alejandro ferma alors doucement les yeux et se laissa envahir par le rythme rapide de la musique, et par son évocation triste et violente.

- Si tu savais comme j'aime cette musique, petit. Cette guitare me fait penser à ma vie.

Rapide, violente, douce. Par moments calme. Belle et triste. Mais je sais qu'à la fin elle s'arrêtera, que tout s'arrêtera.

- Et après qu'elle se sera arrêtée il se passera quoi ?

- La musique suivante suivra. Peut-être la suite pour violoncelle de Bach.

- T'es quand même quelqu'un de pas croyable *amigo*, dit Juan en souriant, le regard rivé sur le monde sombre de l'extérieur.

Il pensait au moment où ils sortiraient de la voiture. Ils feraient ce qu'ils auraient à faire et tout serait terminé. Tout se terminerait dans la fraîcheur et l'écrin noir de la nuit. Tout serait fini pour cet homme. Il finirait enterré comme le cadavre d'un chien. Sans sépulture, ni pierre tombale ni épitaphe. Seulement la terre mexicaine et les coyotes affamés qui le trouveraient. Peut-être.

- Tu sais pourquoi on a tué ce mec ?

Alejandro le regarda, quelque peu interloqué.

- Eh bien, c'était le contrat. Notre client, que veux-tu savoir de plus ?

- Je voudrais savoir pourquoi un homme nous a payés pour descendre ce type et l'enterrer sans prêtre. Normalement je sais toujours pourquoi mon arme enlève une vie de ce monde. Là je ne le sais pas, et ça me tараude. Était-il mauvais payeur ? A-t-il couché avec la femme de notre employeur ? Ou bien l'a-t-il volé ? On ne nous a rien dit, et ça me perturbe.

- Je m'en contrefous de ces considérations, mais je dois t'avouer que ce qui me met mal à l'aise dans tout ça, c'est le mystère qui entoure ce contrat. Déjà, on me l'a proposé dans des termes étranges, il n'y a eu aucun face à face avec notre employeur. J'ai rencontré un intermédiaire, dans un restaurant, qui m'a dit que celui qui nous payait voulait rester anonyme. Cela m'a déjà paru étrange, et irritant aussi. Je déteste bosser pour quelqu'un que je ne connais pas. Il pourrait me doubler. Ils peuvent tous me doubler, mais je ne pourrais pas retrouver celui que je ne connais pas, ou très difficilement. Sincèrement si le contrat n'avait pas été aussi bien payé je ne l'aurais pas accepté. Il y a déjà ça, puis c'est la première fois que l'on m'assigne un coéquipier. Pour la mission qu'on avait à remplir un partenaire n'était pas indispensable. Un flingue suffisait pour remplir le contrat.

- T'as raison, mais peut-être que notre employeur avait ses raisons. Si ça se trouve ce mec était un gars plutôt dangereux, dans le genre allumé de la gâchette.

- Ce type n'était personne. Il n'avait même pas un couteau sur lui quand on l'a pris à son appartement. Je crois même qu'il a pleuré quand on l'a mis dans la bagnole et qu'on l'a ramené dans cette vieille bicoque.

- Tu penses que l'on devrait s'attendre à des surprises pour la suite ?

- Les surprises ça s'élimine, dit Alejandro en ricanant et laissant entrevoir son Beretta gris acier à crosse noire, maintenu par un holster dissimulé par sa veste.

- Bien vu l'aveugle, répondit Juan.

C'est alors qu'un bruit se fit entendre derrière le corbillard. D'abord lointain, puis se rapprochant un peu plus de secondes en secondes. Un bruit qui couvrait la musique classique d'Alejandro. Un bruit qui était précédé de lueurs sur cette route désertique, des lueurs rouges, blanches et bleues. Une voiture de police les suivait, toutes fenêtres ouvertes, et sirènes hurlantes. Elle leur faisait des appels de phares pour qu'ils se rangent sur le côté.

- *Mierda ! Policiàs de puta madre !* Mais qu'est-ce qu'ils foutent ici ?

Juan commençait à paniquer, il se retournait convulsivement en jurant.

- Qu'est-ce qu'on fait Alejandro ? C'est la première fois que je me fais chopper en plein travail moi ! S'ils se rendent compte de ce que l'on fait, on fera quoi ?

Alejandro se rangea. Il était parfaitement calme, il semblait gérer la situation. Néanmoins une goutte de sueur glissait sur sa tempe.

- Petit, fais moi confiance. Nous sommes des croque-morts d'accord. Nous allons à notre funérarium qui se trouve à la prochaine ville. On a un cadavre, mais on l'a trouvé comme ça, c'est notre métier Juan. Tu comprends ? Tu t'en tiens à cette histoire et tout se passera bien.

Juan commençait à s'énerver. La voiture de police, elle, s'arrêta et ses phares éclairaient le corbillard et son intérieur.

- Mais s'ils découvrent qu'on ment, on fera quoi ? Bordel, on est dans la merde Alejandro !

- Ils ne sauront pas Juan, dit le tueur à gage en commençant à perdre patience avec son collègue. Et s'ils découvrent qui on est... Les surprises ça s'élimine.

Juan resta figé, les yeux fixés sur son coéquipier. Glacé d'une sorte d'horreur.

- Comment ? Tu veux descendre ces flics ? Mais t'es un grand malade ! On ne bute pas des officiers de police comme ça, ce sont des intouchables ces mecs !

Le policier assis à la place du mort ouvrit sa portière, et mit un pied à terre. Alejandro prit Juan à la gorge d'une main, et dans sa force cogna sa tête contre la vitre.

- La mission passe avant tout ! On passe avant tout ! On a un casier petit merdeux, s'ils nous embarquent c'est foutu pour nous. Alors s'ils se rendent compte de quelque chose, je les abats tous les deux, et on détruit les preuves. Et si tu n'es pas d'accord avec moi je peux creuser une tombe tout seul si tu vois ce que je veux dire. Tu m'as compris, gamin ?

Juan acquiesça comme il put, il remua la tête de bas en haut malgré la poigne de fer de son coéquipier. Alejandro lâcha alors prise.

- Tiens-toi prêt à te salir les mains avec du sang bleu. En cas de problème je te ferai un signe et tu tireras, d'accord ?

Juan le fixait d'un regard mauvais en se massant la gorge, mais il avait compris. Le flic, lui, était maintenant à leur fenêtre et toquait contre leur vitre. Il était habillé de son uniforme de service bleu marine, et avait des lunettes de soleil malgré l'épaisse nuit qui entourait la scène. Peut-être à cause des phares de son véhicule. Soudainement, le policier actionna une lampe torche qu'il braqua sur le conducteur. Alejandro se protégea les yeux de son bras gauche.

- *Buenas noches señor.*

- *Buenas noches*, excusez-moi, mais avons-nous fait quelque chose de mal pour que vous nous arrêtiez ?

- Vous rouliez trop vite *amigos*. Puis je trouvais cela étrange de voir un corbillard à cette heure de la nuit, dans le désert, et roulant sans plaques.

- Oui, en effet, les circonstances peuvent paraître bizarres. Mais les morts n'attendent pas vous savez. Nous sommes partis chercher un cadavre, et il fallait y aller au plus vite. Vous comprenez, pour éviter la putréfaction. Nous rentrons à notre funérarium, qui est basé dans la prochaine ville.

- Bien, dit le policier en abaissant un peu ses lunettes de soleil, derrière sa lampe torche. Mais cela n'explique pas l'absence de plaques. Avez-vous volé cette voiture monsieur ?

Alejandro rigola faussement.

- Bien sûr que non, c'est mon véhicule de travail. J'ai seulement dû refaire mes plaques, et comme elles ne sont pas encore arrivées j'ai décidé de les attendre et d'enlever les anciennes. Tout simplement. Je sais que c'est stupide mais...

- Vous savez, monsieur, que rouler sans plaque est un délit. De plus, on nous a signalé le vol d'un véhicule mortuaire il y a de ça une bonne douzaine d'heures. Ainsi je vous prierais de bien vouloir sortir du véhicule.

- Mais enfin...

- Je vous ai demandé de sortir de ce véhicule, dit l'officier de police d'un ton autoritaire, en prenant un pas de recul, sa distance de tir, la main sur son arme.

Alejandro souffla, puis descendit. Il avait toujours la lumière blanchâtre sous les yeux qui l'aveuglait à moitié.

- Très bien, on coopère à ce que je vois. Maintenant vous allez vous tourner, et mettre vos mains sur le toit du corbillard... Très lentement.

Alejandro s'exécuta, et lança un regard à Juan. Ce dernier avait discrètement retiré son Desert Eagle sombre de son holster, et avait armé le chien.

- Même tarif pour ton pote. Dis-lui de sortir.

- Sors petit.

Juan descendit à son tour de la voiture, en cachant son arme à la ceinture. Il apposa les mains sur le toit du cercueil ambulancier.

Le policier rangea sa lampe, celle-ci l'encombrant, et la lumière des phares de sa voiture de fonction lui suffisait. Il se mit alors à fouiller Alejandro. Il le palpa de haut en bas, et sentit tout à coup la forme du holster et du Beretta du fossoyeur.

- Mais qu'avons-nous là ? dit le flic en passant sa main dans le costume d'Alejandro, et en ressortant le calibre neuf millimètre. Je ne pense pas que vous soyez des pompes funèbres tous les deux...

Le vieux, regarda alors son équipier, et lui dit simplement : « Lunettes ». Juan sortit alors rapidement son arme, et fit feu une fois sur le policier. Une balle dans l'œil. Celui-ci tomba alors à terre, en un faible râle de stupeur. Raide mort. Il se tourna alors rapidement vers l'autre flic, qui tentait de sortir son Sig Sauer réglementaire de son étui. Juan assura alors son arme à deux mains, et tira trois fois dans la direction du policier tout en s'avancant. Les balles traversèrent le pare-brise, et se figèrent dans le siège du conducteur. L'officier eut pourtant le temps de se cacher sous le tableau bord. On entendit un cri. Il avait dû être touché.

- *Merdia* ! cria Juan, en abaissant quelque peu son Desert Eagle qu'il tenait toujours à deux mains.

Tout à coup le policier ouvrit sa portière, se couvrit derrière elle, et ouvrit le feu. Juan se jeta à terre. Le flic tira deux fois, avant qu'une balle de Beretta ne lui perforât le crâne. Alejandro avait repris son arme au premier, et avait fait mouche en se couvrant des tirs du second officier.

Juan se releva, l'arme en main, pas très sûr de ce qui venait de se passer.

- Baisse ton arme petit, il n'y a plus personne sur qui tirer.

Juan rangea son arme dans son holster. Et contempla la dépouille de l'homme qu'il venait de tuer, à la lumière des phares de la voiture de police, l'autre était camouflée par la portière de cette dernière. Il voyait le trou dans le verre des lunettes de l'agent de police, et le sang rouge, virant au noir, sortir du globe oculaire, et se répandre sur le bitume à l'arrière de sa tête.

- Qu'est-ce qu'on a fait ? Abattre deux flics de sang-froid... On a franchi la ligne Alejandro.

- C'était eux ou nous gamin, répondit le vieil homme en s'approchant du cadavre de l'officier de police derrière la portière, tu préfères rentrer chez toi, ou aller en taule pour meurtre au premier degré et détention d'armes illégales ?

Juan ne répondit pas. Alejandro s'agenouilla sur le corps encore chaud du policier.

- Je m'en doutais. Cette ligne que tu as évoquée tout à l'heure, je l'ai déjà franchie, et je suis toujours là.

Il plongea alors ses doigts dans le trou qu'avait creusé la balle de calibre 9, dans le crâne du flic.

- Mais qu'est-ce que...

- Tais-toi !

Il farfouilla pendant un petit moment, et en ressortit une balle dorée quelque peu écrasée sur elle-même. Il secoua sa main pour la débarrasser du sang du mort, et mit le projectile dans sa poche. Il fit de même pour la balle que le policier avait reçue à l'épaule, puis il se releva.

- Va arracher les balles du siège de la voiture. Moi je vais chercher celle qui est ressortie de l'œil du flic, et ramasser les douilles tombées, ainsi que les deux balles tirées par l'autre policier.

Juan était décontenancé. Il croyait savoir dans quoi l'emmenait Alejandro, mais tout cela était nouveau pour lui.

- Mais comment tu sais que la balle a traversé ?

- Tu lui as tiré dans l'œil presque à bout portant avec une arme de point puissante. Il ne faut pas être un génie pour savoir que la balle a eu assez de force pour perforer la boîte crânienne de part en part. Alors arrache-moi celles qui sont dans le siège. Si cette voiture est retrouvée un jour, il ne faut pas que l'on trouve quoi que ce soit qui puisse relier nos armes à tout ça. Alors active-toi gamin !

Ils se regardèrent un moment, et ils firent ce qu'ils avaient à faire. Alejandro ramassa toutes les preuves balistiques, en cinq minutes. Juan, lui, prit un peu moins de temps pour extirper les balles qui s'étaient plantées dans les sièges de mousse. Mais au final les deux coéquipiers achevèrent leur travail. Ils ne se retrouvaient qu'avec un dernier problème, et de taille. La voiture des policiers. Alejandro et Juan se tournèrent vers elle après s'être rejoints entre les deux véhicules.

- Et maintenant ? demanda Juan.

- Tu vas te mettre à son volant, moi à celui du corbillard, et on se dirigera dans le désert en quittant la route. Puis on brûlera la voiture, on enterrera notre client, et on retournera à la ville toucher le solde du contrat. Ces flics nous ont arrêtés au bon endroit. On est assez loin de la ville pour finir notre boulot.

Juan acquiesça, puis il alla à la voiture de police pendant qu'Alejandro retournait à la leur. Il s'assit à la place du conducteur, mit le contact, et fit vrombir la voiture de police. Puis il vit le corbillard sombre sortir de la route et s'engager dans la lande désertique mexicaine. Il suivit alors la voiture devant lui, et se jeta dans le sillon de poussière qu'elle dégageait.

Juan était encore sous le coup de ce qu'il avait fait. Il avait déjà tué des personnes, mais jamais des policiers, et il pensait que ce jour-là ne viendrait pas. Il était pourtant perturbé par cela. En effet il avait déjà abattu des gens de sang-froid, mais il ne savait pas pourquoi la mort de deux flics le touchait ainsi. C'est peut-être qu'il savait que maintenant il avait tout fait pour atteindre son but, il s'était enfoncé sûrement un peu trop loin pour s'en sortir. Pour le retrouver. Le calme de la vie paisible à laquelle il aspirait. Maintenant que ce boulot l'avait submergé, et qu'il commençait à prendre le pas sur lui, il se dit que cette mission serait peut-être la dernière. D'ailleurs il l'avait toujours su. Il savait que toute la vie qu'il avait menée l'avait amenée vers cet instant unique, cet ultime contrat qui clôturait sa vie en marge de la loi. Il avait pu mettre assez d'argent de côté pour recommencer autre part, en Amérique, ou vivre comme un roi en Thaïlande. Il avait l'argent, la jeunesse, la santé. Ne lui manquait qu'une chose. Une personne à aimer. Il chérissait déjà ces démons, mais cela devait changer.

Après ce soir, un nouveau départ s'annoncerait à lui. Un renouveau qu'il ne pouvait, ne devait pas ignorer. La mort allait l'amener à clore un nouveau chapitre de sa vie. Elle était toujours celle qui débutait et terminait chaque phase de cette même vie. Ce soir n'avait pas échappé à la règle, ce soir n'échapperait pas à la règle. Les cadavres s'étaient empilés durant cette soirée. Il fallait les enterrer pour les dissimuler. Ils s'étaient toujours accumulés dans sa vie, et il les avait tous fait disparaître. Comme de mauvais songes.

Soudain il quitta ses réflexions pour arrêter la voiture. Alejandro venait de stopper, et de descendre du corbillard, qui avait ses phares allumés. Juan fit de même, en laissant lui aussi les phares éclairer le coffre du véhicule funéraire, comme lorsqu'ils avaient abattu les policiers. Il rejoignit Alejandro à l'arrière du cercueil ambulante. Ce dernier l'ouvrit, prit un jerricane qu'il donna à Juan. Il en sortit un autre et lui dit : « Ne lésine pas sur l'essence, j'en ai encore, et plus il y en a, mieux ça brûle, donc moins on risque, en cas de découverte de l'épave. » Après cela il se dirigea vers le véhicule de police en débouchant le jerricane d'essence. Juan le suivit et fit de même. A deux ils firent le tour de la voiture, ne devenant plus que des formes non éclairées des phares, envoyant de grosses rasades de fioul sur ce qui serait bientôt la carcasse du véhicule de police. Le liquide inflammable dégoulinait du toit sur les portières. L'intérieur en était aspergé, ça s'infiltrait partout, dans chaque interstice de la voiture, cela imbibait les sièges, la moquette, la banquette arrière. Tout. Rapidement une odeur forte, toxique se dégaugea du véhicule de fonction. Juan et Alejandro vidèrent le reste de leur bidon sur le toit de la voiture. Jusqu'à la dernière goutte. Puis Alejandro sortit un Zippo argenté de sa poche. Il fit jaillir une étincelle de la pierre qui se transforma en flamme. Son visage fut éclairé, et Juan put voir sa barbe grise de quelques jours, ses yeux marron ébène et son stetson, qu'il avait remis. Cette figure était éclairée d'un léger sourire.

- J'adore faire ça, dit Alejandro avant de jeter le Zippo avec nonchalance par la fenêtre arrière de la voiture de police. La flamme du briquet se communiqua alors à la banquette, puis le feu devint un brasier de joie qui illumina tout sur des mètres et des mètres à la ronde. La scène s'éclaira alors, comme un affront à la lumière naturelle de la lune. Un bruit de combustion s'éleva. Les deux hommes se regardèrent alors.

-J'adore voir ça, dit Alejandro, le feu est d'une telle beauté. D'une beauté sauvage et tellement vraie.

-Tu es spécial, lui répondit Juan.

Le vieil homme éclata de rire, un rire grave et sourd qui monta dans l'air et redescendit graduellement pour cesser. Alejandro en garda un sourire.

-Viens plutôt m'accompagner chercher les pelles, au lieu de dire des bêtises. On a un macchabé à enterrer avant de toucher de l'argent.

Juan acquiesça, et ils retournèrent au corbillard. Ils en éteignirent les phares, et en sortirent rapidement des pelles, des gourdes et un jerricane d'eau. Puis éclairés par les rayons argentés de la lune, et surtout par la lueur agressive du feu, ils entamèrent ce pour quoi ils étaient venus. Creuser un trou, et le remplir. Donc ils enfoncèrent leur pelle dans le sol, travaillant à quelques pas d'écart. Leurs pelletées sont irrégulières, mais puissantes à chaque fois. Ils ouvrent la terre, ils l'éventrent et l'éviscèrent. Ils la vident de sa poussière, petit à petit. Par moments ils prennent une lampée d'eau, mais n'éteignent jamais leur soif. Ils cessent de parler devant l'effort, le travail est fait silencieusement, seul le bruit du brasier à côté d'eux se fait entendre. Ils ont rapidement très chaud, et ils enlèvent leur costume, leurs holsters ressortant à leur flanc, qu'ils déposent tour à tour dans le corbillard. Alejandro, lui, jette aussi son chapeau dans la voiture. Puis ils reprennent leur travail, travaillant encore et toujours, durant une heure, ou deux.

Quand le trou fut creusé au moins aux trois quarts, Juan sortit de la fosse avec sa pelle, sous prétexte de se reposer un peu avant d'entamer la dernière partie du travail. Il s'étira, puis s'appuya sur son instrument de travail planté en terre.

-Arrête-toi un peu Alejandro, on aura fini dans trente minutes, voir une heure. Repose-toi un coup. Tu l'as mérité.

Le vieux approuva d'un signe de tête, et sortit de la tombe. Il laissa sa pelle dans le trou, et prit une gorgée d'eau de sa gourde.

-Cela fait du bien n'est-ce pas *amigo* ?

-Ca soulage en effet.

Juan regarda alors Alejandro en plissant les yeux, il réfléchissait. Puis d'un coup il lui demanda s'il avait une famille. Son coéquipier fut quelque peu surpris par sa question.

-Enfin je veux dire, on a parlé de beaucoup de choses, mais l'idée ne m'est même pas venue de savoir si tu avais une femme ou des enfants. Donc je voudrais savoir si tu en as.

-T'as raison. Eh bien non, je ne suis pas marié, je n'ai même pas une compagne. Alors oui j'ai aimé des femmes, mais je n'ai jamais pu faire ma vie avec l'une d'elles. Pour la plupart le fait de ne jamais me voir à cause de mon métier, les gênait. Pour une, le boulot que nous faisons la rendait malade. Par contre pour les enfants je ne pourrais pas te le dire.

-Pourquoi ? demanda Juan interloqué.

Alejandro se mit à rire.

-Pour certaines je ne suis pas resté assez longtemps pour le savoir.

Ils partirent alors tout deux sur un éclat de rire libérateur. Après des heures de travail acharné ils pouvaient enfin rire à la lueur d'un grand brasier. Quand les éclats d'hilarité se furent dissipés Alejandro demanda à son confrère si lui aussi avait une famille.

-J'en avais une...

Alors Juan lui tira dessus. Alejandro abasourdi, se tenait le ventre de la main droite d'où sortait un flot de sang.

-...mais tu me l'as prise.

Alejandro tenta d'attraper son Berreta argenté, mais Juan tira deux fois au moment où il en touchait la crosse noire. La première balle lui troua l'épaule gauche, et la seconde lui déchiqueta la partie gauche du cou. Alejandro le maintint de sa main gauche, il saignait abondamment. De la droite il saisit son arme au moment même où il tombait à genoux sur le sol poussiéreux. Il la pointa sur Juan, le doigt sur la gâchette, tremblant, pendant que celui-ci avançait vers lui. Mais il s'affaissa sur lui-même, et son arme heurta le sol au moment où sa main le touchait, impuissante. Le feu faisait miroiter des lueurs rougeâtres dans les yeux haineux de Juan, et imprégnait son arme de reflets enflammés. Le jeune tueur vint alors s'agenouiller devant son partenaire, l'arme à la main. Son ennemi était à genoux, les deux mains alors plaquées sur sa blessure au cou, d'où coulaient des flots de sang. Les yeux de Juan étaient humectés de larmes, et ils semblaient comme habités par une flamme maléfique.

-Je croyais que tu aurais reconnu le regard clair de celui dont tu as tué le père. Ce petit garçon âgé de cinq ans, que tu as couvert des entrailles de sa famille. Tu m'as dit que tu n'avais jamais oublié ce regard. Tu ne l'as pourtant pas reconnu. Depuis le temps que j'attends ce moment. Celui de te retrouver, et de te faire... payer ce que tu m'as fait. D'ailleurs ça fait un moment que je t'ai retrouvé, mais je voulais faire équipe avec toi. Juste une fois. Alors je t'ai proposé un contrat, tuer un homme sans importance. Seulement pour t'observer, pour te parler, voir comment tu agissais. Pour savoir... si tu valais la peine que j'ai sacrifié ma vie pour toi. C'est à cause de toi, à cause de ce drame que tu m'as infligé que j'ai commencé ce métier de merde. Juste pour avoir le plaisir de te tuer moi-même... Je savais qu'un jour je retrouverais du plaisir à exécuter un homme.

Il se releva alors, en larmes, libéré de ce poids qu'il avait supporté comme Atlas, depuis son enfance. Il mit en joue Alejandro, avec son Desert Eagle rougeoyant. Quand tout à coup l'homme ouvrit la bouche lentement. Son visage était livide, d'une pâleur fantomatique, et sa chemise blanche était imbibée de sang. Son hémoglobine se répandait tout autour de lui, se déversait à terre par litres.

-Je... J'ai... reconnu ton visage... Ton nom... Je... Désolé.

Un éclair illumina alors le désert mexicain une dernière fois, accompagné d'un bruit sourd. Des larmes tombèrent dans la poussière. Un mort s'effondra sur un sol aride. Son sang abreuva les sillons de la terre. Une pelle creusa une tombe.

Un cadavre. Un cadavre blanc, déversant sang, et vie dans la nuit noire. Mais rougeoyante, rouge d'un brasier de haine et de flammes, éclairant une vie folle. Une *vida loca*.